

# CONFIDENCES

## du vieillard adolescent

LES Anciens enseignaient le respect des vieillards. Ils enseignaient aussi bien à l'avance aux vieillards le respect d'eux-mêmes. Non qu'un homme d'âge ait à prendre l'apparat hiératique des pontifes. Mais parce que chacun de ses actes est sensé ressortir à la sagesse née d'une longue expérience. Sagesse qui se montre souriante dans sa forme la plus haute et singulièrement jeune.

On ne va donc pas crier au scandale à la parution complète en France du Journal qu'André Gide écrivit entre 1938 et 1942. Il faut laisser les morts enterrer les morts et un grand écrivain, qui fut un moment de la vie d'une génération de l'après-précédente-guerre, se maintenir et s'enfoncer dans son adolescence sênile qui est le pire enterrement. Il y a

par  
**Christian BRISAC**

trop dans ces pages de notes consacrées aux crises néphrétiques, aux insomnies cardiaques et autres maux classiques pour années avancées pour accoster cet homme qui, au soir de sa vie, doit d'abord se débattre avec des ennemis de machine.

Mais peut-être n'est-il pas inutile de chercher pourquoi un écrivain aux perceptions les plus aiguës ait pu écrire les pages les plus décevantes et, par passages, les plus honteuses sur ces années qui furent pour la France les plus sombres sans doute de son calvaire.

Dès le 10 juillet 1940, Gide écrit : « Aux yeux des partisans obstinés, ceux-là paraîtront « opportunistes » honteusement et méprisablement qui, n'attachant somme toute pas grande importance au régime et à l'état social, ont surtout horreur du désordre et ne revendiquent guère d'autres droits que celui de penser et d'aimer librement.

« Pour peu que cela me soit accordé, je m'accorderais volontiers des contrainctes, me serbiter-til, et j'accepterais une dictature qui seule, je le crains, nous sauverait de la décomposition. »

Après cela, Gide pourra multiplier les notes sur les erreurs de Vichy, la stupidité de Vichy, les dangers que Vichy fait courir à l'esprit français, il reste clair qu'il ne condamne l'entreprise que parce qu'elle ne peut réussir et non parce que, dès le premier jour et par essence, elle était une trahison.

D'ailleurs, quatre jours plus tard, en ce triste 14 juillet 1940, ne note-t-il pas : « le sentiment patriotique n'est, du reste, pas plus constant que nos autres amours qui, certains jours, si l'on était parfaitement sincère, se réduiraient à bien peu de chose... »

Si l'on était parfaitement sincère ! Gide n'est jamais sorti des filets de la sincérité successive que toute sa vie il s'est fiévreusement dressé. Il est resté à jamais semblable à ces adolescents qui s'ouvrent à tout et se trouvent d'un rien, éternellement balottés par le flot des sensations qui leur viennent du monde. Étrangement à la recherche d'un port qu'ils ne veulent cependant nul autre qu'eux-mêmes.

Et que reste-t-il de Gide en lui-même sinon ce vibreur défilant et malade ? Et que reste-t-il à faire à Gide de lui-même sinon qu'à l'écouter vibrer et si possible à filtrer les bruits auxquels il prétend objectivement s'ouvrir.

Durant toute cette période, Gide a repris, derrière Eckerman, la conversation avec le vieux Goethe. Il cherchait auprès du sage un peu trop olympien de Weimar cette recette de vie, cette alchimie du penser dont il a traîné durant toute son existence, propre la nostalgie secrète.

Affiné à l'extrême par la fréquentation des meilleurs et par une intelligence apte à les sentir, sinon à les comprendre, il s'arrêta enfin à celui qui, de notoriété générale, était le plus stable : Goethe.

Il voulait son port, et ce Journal de 1939 à 1942 n'en est que

la recherche. Les événements n'y sont que des accidents introduits par effraction. A l'heure où les meilleurs des Français entraient dans une lutte qui donnait à leur vie un sens magalné et à leur équilibre un centre unique, Gide se félicitait de ce que Goethe laissât dans l'ombre l'interprétation du sens des « Mores » dans son second « Faust ». Il lui faisait même chez son grand homme, dans sa demeure harmonieuse et pleine d'une clarté un peu froide et peut-être artificielle, une porte dérobée pour une nouvelle évaison.

Si ces années n'avaient été aussi tragiques, si le renom à l'étranger de Gide ne gardait quelque éclat, on dirait volontiers, à la lecture des nouvelles pages de son Journal : Quel gain ! Et l'on goûterait, avec un haussement d'épaules pour le reste, la perfection classique de certaines phrases, la finesse extrême de certaines notations sur les vers de Racine, l'art de La Fontaine ou la technique de Malarmé.

Mais telle a été en nous la marque des années noires, qu'on ne peut écouter sans un agacement insupportable les confidences du vieil homme, qui est triste parce qu'une jeune amie préfère les sorties à sa compagnie, qui est joyeux parce qu'un jeune homme l'invite à dîner et le traite avec respect, et qui note avec une minutie extrême comment le papier quadrillé l'empêche d'écrire.

Il y a une sorte d'impudeur dans tout cela, une manière d'exhibitionnisme pour vieille culture moribonde, Gide en tire d'ailleurs une vanité dont on hésite à dire si elle est enfantine ou maladive. Mes pensées sont-elles donc tant et si souvent aujourd'hui différentes de celles des autres ? Peut-être pas. Mais, dans ce cas, pour quel donc dire à demi-voix ce que tant d'autres excellent à crier ? Dès que je ne diffère pas, je me tais. C'est aussi que de mes différences seulement, je prends une conscience assurée, tandis que je ne suis plus sûr de rien aussitôt que je fais chorus.

Qui, à quinze ou seize ans, et taquinant la Muse, n'a pensé de même ? Mais Gide, lui, n'a jamais pensé autre chose. Laissons le vieillard inguérissable se perdre dans l'adolescent monstrueux qu'il a lui-même enfanté.

André Gide : Journal 1939-1942 (Gallimard).

Critique du Journal  
(1939)

Attaques 8

par Christian Brisac

dans  
"Front National"

du 8/1 - 46